Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'ENVELOPPE NOIRE

DU MÊME AUTEUR

Le Bonheur obligatoire
Albin Michel, 1991
et coll. « Points » nºP1536

Le Retour du hooligan
une vie
Seuil, 2006
(Prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » nºP1748

L'Heure exacte
(nouvelle édition du Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
Seuil, 2007

Les Clowns : le dictateur et l'artiste
Seuil, 2009

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Norman Manea

L'ENVELOPPE NOIRE

roman

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VIe*

Extrait de la publication

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

Titre original : *Plicul negru*
Éditeur original : Editura Polirom
ISBN original : 978-973-46-0351-0
© original : Norman Manea, 1995
All rights reserved

ISBN 978-2-02-096552-1

© Éditions du Seuil, octobre 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

fictionetcie.com
www.editionduseuil.fr

Extrait de la publication

Dans l'encadrement du guichet, la tête gracieuse, bouclée, d'un matin de printemps. Petits yeux, noirs. Lèvres carmin, joues d'émail rose.

– Les journaux ! Ça y est, je les trie vite. Vite…

Les hommes rassemblés autour du guichet s'animèrent.

La jeune fille disparut au fond du kiosque pour ranger les paquets de journaux. Le trottoir avait rétréci. Les passants, bien plus nombreux, se déplaçaient rapidement : regards mobiles, impatients, des flots, des flots, fourmis renaissantes, pressées. La file devant les journaux s'était allongée.

– Je n'ai plus *Flacăra*, annonça la soprano. *România Liberă* c'est fini, voici le dernier. Oh ! là, là ! Dieu vous garde, mais *Filatelia* et *Pescarul*, on n'en a que rarement. Non, je n'ai pas *Rebus*, peut-être demain.

L'homme grand et pâle s'était accoté au poteau, son rouleau de journaux frais sous le bras. Il les ouvrit et se mit à les feuilleter.

– Qu'est-ce qu'ils ont dans la tête, ces gens-là, grommela une petite vieille appuyée contre la poubelle. Des journaux, des journaux, la queue pour des journaux, voyez-vous ça ! Pauvres gosses ! Comme s'ils allaient y apprendre quelque chose. Tous les mêmes, tous les mêmes, monsieur ! De l'argent jeté par les fenêtres, monsieur…

Mais le monsieur élancé, barbe, moustaches et cheveux blancs parfaitement coupés, ne l'entendait pas. Il n'entendait pas, non plus, l'allegro des talons sur l'asphalte. Il ne voyait pas l'arc-en-

Extrait de la publication

ciel des jupes voletant dans le vent léger, l'éclat fugace des bas dorés, sculptant dans l'air des pattes fuselées d'oiseau avide : le printemps. Il n'entendait rien, il ne voyait rien, ce monsieur distingué, plongé dans sa lecture rapide des journaux.

– C'est comme ça, l'homme oublie vite, chevrota la même voix. Nous avons ce pays, si beau, un climat paradisiaque… Mais la nature est fichue ! On ne fait plus rien avec la nature toute seule. C'est l'homme qui fait tout, avec son cerveau. C'est pour ça que tout est fichu, c'est pour ça. Mais regardez-les ! Ils ont déjà oublié l'hiver ! Ils en ont oublié l'horreur, ils s'en fichent, ils reluquent les bonnes femmes. On oublie vite, l'homme oublie vite, monsieur…

Le monsieur n'entendait pas ; la vieille, déçue, fit un pas de côté et s'approcha d'un bonhomme ratatiné, qui ne cessait d'agiter son cabas vide.

– C'est vrai ça, c'est vrai ! grognait le petit grand-père tout voûté. Moi, ma femme est morte cet hiver. Ils ne nous ont pas mis de chauffage, ils nous ont fait geler tout l'hiver. On n'a même pas eu d'eau chaude. Elle était malade du cœur… le froid l'a achevée. C'est pour ça, monsieur, c'est pour ça, parce que les gens oublient ! Ils s'en fichent bien, râlait le petit vieux à l'intention de l'élégant monsieur, appuyé contre un poteau et plongé dans sa lecture. Regardez-les un peu ! Ils oublient tout, on peut leur faire n'importe quoi, ils oublient. Il suffit de leur donner un peu de plaisir, une belle journée, un craquelin, monsieur, donnez-leur un craquelin et un peu de soleil et voilà, ils ont oublié. C'est ça les gens…

L'élégant monsieur apparemment ne se sentit pas visé par la colère de l'inconnu. Il ne l'avait sans doute même pas entendu. Il enroula ses journaux et s'éloigna du kiosque.

Il ouvrit largement le compas de ses longues jambes. Des grands pas d'échalas, mais lents ; il était un peu apathique, ce monsieur, avec sa barbe et ses moustaches immaculées.

Une rue joyeuse, en effet. Le pittoresque bucarestois, féminin

Extrait de la publication

et espiègle, un vrai *petit Paris**[1] autrefois, parole ! S'il n'y avait pas ce laisser-aller, cette précipitation partout, et cette gaieté artificielle, maladroite. Un joyeux printemps et des gens joyeux, oublieux. Joyeux aussi les journaux. Optimistes, pédagogiques, des promesses d'avenir, l'avenir radieux, pour ceux qui vivront assez longtemps.

La table de la cuisine. Le pain, le lait. Il s'était levé aux aurores pour se procurer du pain et du lait. La nappe blanche, amidonnée. Deux tasses fumantes. Un ersatz de café au lait. Un ersatz, il est loin, le café, au Brésil… Ersatz de café, et succédané de lait. La vieillesse, elle aussi est un ersatz, et le peuple a atteint le troisième âge, celui de la retraite.

Des tranches de pain compact, noir, chichement tartinées de marmelade de prunes. Mais la petite cuiller, le couteau, les petites assiettes ont l'éclat du neuf. Tout est propre, frais comme le printemps. Fenêtres ouvertes pour faire entrer l'élixir, le poison, l'illusion.

Madame Gafton ouvrit les journaux du jour. Elle chaussa ses lunettes, but une gorgée, regarda les titres de la première page, abandonna. Lire, de toute façon, elle n'en avait le temps que le soir, quand elle avait tout fini. Elle poussa la pile vers le bord de la table, près de son mari.

– C'est une vraie bénédiction, notre climat ! Cette succession de saisons. Qu'est-ce que ce serait, si nous n'avions que l'hiver ? Ou l'été, comme dans le désert ? Une harmonie comme chez nous, c'est une bénédiction… Chez nous, il y a de l'harmonie ! C'est une chance, une grande chance.

Son mari lui lança un long, très long regard.

– Oui, oui, c'est précisément ce que disait quelqu'un dans la file d'attente des journaux, tout à l'heure. C'est un cadeau de la

1. En français dans le texte comme, désormais, tous les mots en italique suivis d'un astérisque. (*N.d.T.*)

Extrait de la publication

nature, ce printemps ! Ce n'est plus la jeunesse, mais c'est tout de même une renaissance, non ? Une vraie provocation, je te jure !

L'épouse retira ses lunettes, les posa sur la pile de journaux, plongea son regard dans la tasse. Silence. Puis un murmure. Oui, elle murmurait :

– Tu te rappelles quand est mort François-Joseph ?

– Elle est bien bonne celle-là, qu'est-ce qui te prend ?

– Je ne sais pas, c'est juste comme ça… j'embrouille tout. En fait c'était un homme tolérant, comme tu disais, un tolérant.

Il sourit. Il connaissait bien ces petites ruses du matin. Signes de tendresse, d'encouragement pour ses préoccupations. Elle ne lui posait pas de questions sur son étude en cours, elle savait que ça l'énervait avant de partir pour la bibliothèque. De toute façon, le soir, c'est lui qui reprendrait sans doute le sujet…

Mais le matin Veturia trouvait des formules rituelles pour lui faire comprendre que son étude l'obsédait autant que lui.

– En fait, j'étais en train de réfléchir… César, Néron, c'est quand, ceux-là ? Je veux dire, quand est-ce qu'ils sont… Et Franco, et Salazar ? Mussolini, je le sais, au printemps, c'était au printemps, n'est-ce pas ? Et le Führer, c'est pareil, il s'est flingué au printemps. Et l'autre, le moustachu, le Géorgien, il a crevé en mars, impossible de l'oublier. C'est l'assaut du printemps ?

Il approcha la pile de journaux, repoussa les lunettes à monture dorée près de la tasse. La femme arrangea ses cheveux blanchis, attachés sur la nuque.

– Oui, l'assaut, comme tu dis. L'agression du changement. Quelque chose d'incertain, d'impétueux. Je vais te lire une petite histoire dans le journal d'aujourd'hui. Et qu'on ne me dise pas qu'il ne se passe rien chez nous…

Il lissa le coin de la nappe. Elle se leva, la corbeille à pain dans les mains. Il la regarda. L'instant de paix de la journée. Le petit déjeuner lui donnait des forces ; un repère calme, au début d'une nouvelle journée. Après, c'était la course, la bousculade.

Les queues, les fiches de bibliothèque, les lettres aux autorités, encore des queues.

– Écoute. « Les faits que nous allons relater brièvement ci-dessous semblent tirés d'un film sur le Ku Klux Klan ou sur la chasse aux sorcières. La chasse aux sorcières du quartier de… » Écoute… Tu ne veux pas écouter ?

Elle déposait les tasses et les couverts dans l'évier. Elle bougeait lentement, à contrecœur. Elle boitillait légèrement de la jambe gauche, et avait du mal à se mouvoir, penchée ainsi d'un côté. Mais elle était revenue, s'était rassise. Ses mains pâles et dodues étaient de nouveau sagement posées sur la nappe immaculée.

– Donc, ils ont fait irruption dans son appartement. Et tu sais quoi ? Ils y ont mis le feu ; tu peux imaginer ça ! Ils y ont mis le feu ! Parce qu'elle aimait les animaux, tu entends ! Parce qu'elle avait des chats ou des chiens, ou que sais-je. Souviens-toi du prétexte, des procédés et surtout du nom de cette femme, de son adresse. Tu comprends, tu comprends ? Et machin, qui prétend représenter le Conseil populaire du secteur… tu entends ça, complice des instigateurs, locataires de l'immeuble. Tu fais le lien, n'est-ce pas, tu vois le lien ?

Elle le fixait, sans plus sourire, habituée à son obsession de relier les événements du jour aux recherches qu'il poursuivait à la bibliothèque. Sa manie de revenir sans cesse sur ce qui s'était passé quarante ans plus tôt. Cette fois, tout de même, sur un ton particulier. Comme triomphal. Une preuve enfin décisive, qu'elle ne parvenait pas à saisir. Mais elle sentait son trouble. Une sorte de victoire redoutée, oui. Une panique longtemps refoulée, oui, oui, qui confirmait ses attentes et semblait lui redonner de la vitalité.

Une heure plus tard, monsieur Matei Gafton demanda à la bibliothécaire plus de volumes qu'à l'ordinaire et, bizarrement, resta longtemps à regarder dans le vide, sans toucher les piles

Extrait de la publication

devant lui. Il en vérifia pourtant attentivement les titres. Décret-loi 966 du 7 avril 1941 concernant l'aggravation des peines pour crimes de haute trahison et espionnage. Plumyène et Lasierra, *Les Fascismes français*. Général Ion Antonescu, *Fondement de l'État national légionnaire*, sept-oct. 1940. Lucreţiu Pătrăşcanu, *Sous trois dictatures*, Bucarest, réédition, Éditions Politiques, 1970. *Processo Graziani*, Rome, 1948-1950. Décret-loi 966 du 7 avril 1941 concernant l'interdiction pour les fonctionnaires d'épouser des étrangers ou des juifs. *Nazi Conspiracy and Aggression*, Washington, 1946… Il ne connaissait que trop bien ces titres, ils ne l'intéressaient plus. L'extension de l'épidémie, la confusion… tant de petits espoirs trompeurs, jusqu'à ce que l'invisible nœud coulant se resserre brusquement et alors il est trop tard, on ne peut plus rien faire. Hier, la maladie était encore chez le voisin, ou chez le voisin du voisin, aujourd'hui elle est en toi et c'est trop tard. Les prémices du mal dans chaque victime, pas seulement chez les bourreaux ? Les chasseurs et la proie, le feu, un lynchage, oui, oui, et le prétexte ne compte pas, il ne compte pas du tout, n'importe quoi aurait fait l'affaire.

Une explication trop simple, trop simple… La faute au printemps ? Le printemps, comme il y a quarante ans ?… Un rendez-vous ajourné, pour lequel on n'est plus fait, usé par tant de pièges, à chaque instant. Des chats, non mais, quel prétexte !

– Vous partez déjà ? demanda, intriguée, la blonde derrière le bureau.

Il haussa les épaules d'un air fautif.

Il remonta nonchalamment le boulevard. Le printemps. Des mots. Un printemps fait de mots. TNT. Poussière. Rouge. Cerises. Tendres bourgeons, une vraie publicité. Un chien et un chat. Coups, incendie, hooligans, barres de fer, appartement dévasté, le feu. La terre, l'air, l'eau et le feu. Oxygénation, aphrodisiaques, agression, le poison de la solitude. Le printemps, un rouleau de mots.

Il s'assit sur un banc, dans le petit parc désert. Des mots. Le

cerveau produit constamment des mots, on les entend couler à l'intérieur de soi. Dévastation. Feu. Barres de fer, coups. Rancune. Rouge. Crématoire. Éphémérides. Le corps des éphémérides. Chocs magnétiques. La soie qui crisse, déchirée. Idylles morbides, la brise de la nuit. Les caprices de la fatigue s'enveloppaient de mots comme d'une pellicule protectrice. Moments d'absence, il connaissait le danger de ces illusions séniles.

Il devrait peut-être aller voir Tolia pour lui montrer le journal. Les réactions de Tolia étaient puériles et imprévisibles. Il jouait à merveille la vitalité, rayonnant même d'une sorte d'excitation bénéfique. Il pourrait hurler, jurer ou mettre le feu au journal, ou tout simplement jeter dehors l'hôte indésirable. Indésirable ? Difficile de dire qui est l'indésirable. En définitive, c'était Tolia le locataire, pas lui. Alors… oui, ce serait bien d'aller voir Tolia ; et puis les visites étaient rares, le locataire ne devrait pas se plaindre. Rares, mais tiens, la dernière datait d'hier. Il frappa timidement à la porte. Pas de réponse. Pourtant Tolia était chez lui. Il était chez lui, on l'entendait, mais il ne voulait pas ouvrir. Il frappa encore une fois, deux fois, puis ouvrit la porte avec précaution. Monsieur Tolia Voinov tourna à peine la tête. Il avait reconnu l'intrus, sans le gratifier du moindre salut. L'hôte resta sur le pas de la porte, indécis. L'attente ne dura qu'un instant. Tolia cisailla l'air de ses jambes et bondit sur le seuil, face au fantôme.

– C'est donc vous, mon bienfaiteur ! Soyez le bienvenu…

Une révérence jusqu'à terre. Puis un pas de côté pour faire place à l'hôte distingué. Celui-ci décida finalement de faire la seule chose possible : il sourit. Il regarda le professeur et élargit son sourire. Oui, son locataire n'avait pas changé. Pantalons blancs à rayures, pull blanc, chaussures de sport blanches. Rasé, chauve, tout frais. Pas de doute, oui, c'était bien le même Tolia. Il s'assit sur l'une des deux chaises de sa cellule de moine.

– J'ai de mauvaises nouvelles…

– Dieu merci, dit le professeur en s'inclinant. Allez-y, *panié*.

Extrait de la publication

J'offre un café comme récompense. Videz votre sac ! Vous aurez un vrai café, *hundert prozent*, pas la pisse d'âne que l'on boit dans notre société à développement multilatéral. Si les nouvelles sont sérieuses, c'est-à-dire mauvaises, vous aurez un super-café. Super, tout droit venu du chaudron d'Allah.

Il tournait et virait dans le bazar de sa turne, parmi les livres, les cravates, les cahiers, les cabas ; comme un prestidigitateur, il avait déjà pêché le thermos et la tasse. Voici le café ! Une grande tasse verte, bien pleine, sur la petite table de métal entre deux chaises.

– Pour moi seulement ?

– Moi, j'en ai bu toute une citerne, mes pistons déconnent déjà à bloc. Buvez tranquillement, ne vous pressez pas, préparez vos imprécations en toute quiétude. Aujourd'hui je suis tout à vous, *gospodine* Matei. Vous m'avez trouvé, c'est bien ma chance !

L'hôte buvait en souriant, il temporisait.

– Pour nous faciliter la tâche, je vais vous exposer le problème moi-même, reprit le professeur, impatient. Je vais vous dire de quoi il retourne. Sinon, vous allez prendre des voies détournées, partir de Katmandou… Vous avez besoin de la chambre, dites-le carrément. Je dois libérer le caveau, c'est ça ?

L'hôte faillit s'étrangler en buvant.

– Non, non, pas du tout. Je voulais juste te… t'informer… on va procéder à des réductions massives de personnel. On prendra aussi en compte les dossiers politiques. Comme dans les années cinquante. C'est la vie : être congédié ce n'est pas drôle. Et je ne vois pas ce que je pourrais faire pour t'aider.

Il avait parlé rapidement, il soupira, soulagé. Un long silence suivit, comme un écroulement, une perte de contact. À un moment donné, la voix du professeur. Rajeunie, mordante.

– Alors, maintenant que monsieur est retraité, il s'occupe d'un tas de choses bizarres, pas vrai ? Il écrit tous les jours aux autorités, m'a-t-on dit. Pour racheter vos péchés des années cin-

Extrait de la publication

quante ? À cette époque, vous étiez journaliste et vous écriviez tous les mensonges qu'on vous demandait et tous ceux qu'on ne vous demandait peut-être pas, mais auxquels vous croyiez. Aujourd'hui vous voudriez racheter votre passé. Donc, vous rédigez des plaintes, des critiques, des suggestions… Vous contestez, vous signalez des faits, vous lancez des propositions, un vrai journaliste bénévole ! Courageux, prêt à nous rendre service, à nous autres pécheurs. On a ressorti les dossiers politiques, comme en cinquante, c'est bien ce que vous disiez ? Et pourtant les choses ne se répéteront pas, c'est ce que vous dites ? Alors pourquoi ne pas écrire sur tout ça ? Maintenant les risques sont moindres et vous touchez votre retraite tous les mois… Vous nous aidez, nous autres pécheurs, pas vrai ? Peut-être me dégotterez-vous un autre job ? Parce qu'il y a un siècle, à Polytechnique, vous avez été camarade de promotion de mon frère, pas vrai ? Actuellement citoyen argentin, dans cette maison de fous qu'on appelle Buenos Aires. Une des plus belles au monde, dit notre ami Marga. Et il s'y connaît, il travaille dans un asile de fous !

L'hôte courbait le dos, la tasse à la main. Tolia ne le regardait pas.

– Qu'est-ce que vous voulez, que je demande à votre condisciple argentin de m'aider ? Que je demande l'aumône à mon petit frère ? Mon boss de frère est fichu, sachez-le. Que voulez-vous… la piscine, les voitures, la ferme, la maison, les comptes en banque, les vacances, tout ça c'est fatigant. Vous voudriez que je lui écrive pour évoquer nos années d'enfance, le manteau de la cheminée et la maison familiale ? Il va se mettre à pleurer et se précipitera chez son psy…

– Allez, n'exagère pas. Il t'a tout de même écrit, il me semble…

– Bien sûr, bien sûr, je n'ai eu que des joies. De la correspondance ! L'étranger ! Les pays capitalistes ! Les dictatures militaro-fascistes ! La parentèle qui a quitté le pays, attirée par le mirage de l'argent et de la vie facile, qui nous envoie son aumône à Pâques

Extrait de la publication

et à Noël, sa monnaie convertible. Moi, je ne suis qu'une doublure, camarade Gafton ! Une épave du passé déguisée en bouc émissaire. Le bouc émissaire, c'est ce qu'on disait dans les séminaires politiques, non ? Mais je sais que vous pourriez m'offrir une compensation, un job, un hobby payé… Payé, pas comme les nouvelles occupations de monsieur, qui ne sont que remords sans salaire. Qu'en dites-vous, hein, vous m'engagez ?

– Je ne comprends pas. Excuse-moi, mais je n'y comprends rien.

– Boon, donc, vous ne comprenez pas. Quand quelqu'un ne comprend pas, on lui explique. Boon. Vous vous souvenez de la « grande tragédie » ?

Gafton se taisait. Il s'était contenté de changer de jambe d'appui.

– La tragédie de la famille ! La Mort, monsieur… Il n'y a pas d'autre tragédie que ça, la Mort. Le Grand Scénariste des cieux nous a engagés pour ça ! Voilà comment il s'amuse, pas vrai ? Donc, la mort… vous vous souvenez de l'enterrement ? C'est-à-dire de ce qui est arrivé à mon père ?

– Oui, oui, bien sûr, je m'en souviens, dit précipitamment l'hôte, embarrassé.

– Boon, donc vous vous en souvenez. Suicide, crime, accident, qu'est-ce que c'était ? Ou bien vous ne vous en souvenez pas ? Peut-être ne vous en souvenez-vous pas, vous portiez un autre nom… tout avait un autre nom.

– Comment, que veux-tu dire ? Que veux-tu dire…

– Comment ça, « comment » ? C'est tout simple : vous n'allez tout de même pas me dire que vous vous appeliez Gafton à l'époque. Ou bien je me trompe ? Enfin, passons. Donc, vous êtes maintenant journaliste à domicile.

– D'où sors-tu ça…

Le journaliste rougit, pâlit, devint brusquement cramoisi.

– Pas de lézard, *panié*, il n'y a pas de quoi avoir honte. Il y a des marottes sympathiques, candides, il n'y en a pas que des

indignes et des abjectes. Votre marotte tardive, comme celle de vos débuts, est humanitaire. Maintenant elle est sympathique parce que inutile et bénévole. Donc, vous écrivez maintenant comme correspondant des masses… boon. Des lettres à la place des articles. C'est exact ? C'est exact. Comme ces policiers latino-américains, qui décident de former leurs propres bandes pour faire leur fête aux voyous, mais en tant que particuliers, avec une expérience de policiers. Boon. Seulement, monsieur a d'autres passions… J'allais dire d'autres manies, excusez-moi. Donc vous faites de la recherche… Vous scrutez le passé pour oublier le présent ou pour mieux le comprendre. Ma foi, ce ne sont pas mes affaires. Mais votre affaire est ou peut aussi devenir la mienne. Nous pourrions nous occuper tous deux de la même période, avec des intentions différentes. Mais moi, je serais payé, qu'en dites-vous ?

– Je… je ne vois pas où tu veux en venir…

– Où je veux en venir ? Je vais m'énerver, voilà où je vais en venir ! Il faut que je trouve une parade… un amusement, un hobby, comme on dit dans le paradis capitaliste. Pour ne plus m'ennuyer ! Il n'y a pas de pire tragédie que l'ennui, pas même la mort. Le Vieux Scénariste du ciel attend que nous l'amusions, pas vrai ? C'est pour ça qu'il nous a créés. Puis-je devenir le collaborateur de la grande œuvre de monsieur ? J'établirai l'arbre généalogique de ma famille et je m'occuperai du chapitre mystérieux. Qu'en dites-vous ? Je ne sais pas comment sont les autres, mais moi, quand je pense à la chaleur de la cheminée, à mes années d'enfance, j'écris les Mémoires de ma famille décimée ! Vous me payez, hein, vous payez ma collaboration ?

Le silence retomba. Le silence se prolongeait, le professeur sentit, sans doute, qu'il avait un peu dépassé la mesure.

– Je vous refais un café, monseigneur ? Je n'ai rien d'autre à vous offrir. Vous ne buvez pas, vous ne fumez pas, je le sais, et c'est le jour de congé de mes dames, je ne peux pas vous les proposer. Mais un vrai café, de nos jours, c'est une véritable

Extrait de la publication

provocation, croyez-moi. Quasiment un attentat contre l'harmonie sociale. Un kilo de café, au marché noir, ça vaut un mois de salaire, vous voyez ça…

L'autre ne répondit pas. La fenêtre s'obscurcissait, le soir tombait. Les mouvements s'étaient ralentis, la voix s'adoucissait.

– Non, il se fait tard et j'ai du mal à m'endormir. Parlons plutôt de ce travail…

– Eh, que dire ? Si je comprends bien, vous ne pouvez pas m'aider. Vous n'êtes plus le journaliste officiel d'autrefois qui donnait un coup de main à ce fou de Marga, le médecin des fous, pour me sauver et me faire venir dans l'illustre capitale, au poste envié de réceptionniste de l'hôtel Delacramouille. Oh ! pardon, je sais que vous n'aimez pas les grossièretés. Disons plutôt Delafoufounette. C'est l'expression populaire : la foufounette.

– Oui, ce ne sera pas facile de trouver un emploi. Mais il y a un problème plus compliqué que ça.

– Ah bon ! S'il y en a un plus compliqué, nous voilà bien ! Je vais vraiment me mettre à correspondre avec l'Argentine.

– C'est cette histoire d'hôtel. Tu sais bien ce qui s'y passe. Le personnel, les diverses relations et les obligations.

– Ah ! vous connaissez donc le réseau, je vois. Auriez-vous travaillé aussi dans cette branche-là ? Vous avez fait tous les métiers, jusqu'à celui de révolutionnaire professionnel, non ? C'est pas vrai ? Dites-moi, allez, dites-moi que ce n'est pas vrai.

– Arrête de faire l'imbécile. Personne ne croira que tu t'es contenté d'être un brave réceptionniste ne connaissant que son travail, l'équipe de jour ou l'équipe de nuit et voulant toucher sa paye. Avoir été réceptionniste dans ce genre d'hôtel, ce n'est pas la meilleure recommandation, tu comprends. Sauf si tu veux entrer dans la pègre. Tu vois ce que je veux dire.

– Je comprends, je comprends. Cela signifie que nous ne pouvons continuer cette conversation dans l'obscurité, cama-

Extrait de la publication

rade. Il ne faudrait pas que l'on croie à une conspiration, camarade Gafton, et laisser penser que nous profitons de l'obscurité…

On n'avait pas entendu bouger le maître de maison, mais quelque part un lumignon s'alluma. Une ampoule étroite, de la taille d'une bougie, pincée au coin d'un cahier, au pied de la table. Une lumière fragile, laissant à peine entrevoir la trogne de consul romain du réceptionniste. Parfaitement rasé et presque trop pâle.

– Puisque aussi bien on en parle… vous allez finir par avoir des ennuis, *môssieu'*, avec vos lettres de journaliste indépendant. Écrire des pétitions pour le bien de l'humanité ! Et cette histoire avec votre nom, je n'y ai rien compris… pourquoi faire le bien en changeant de nom ? Mes ancêtres ou les vôtres en ont changé pour bien d'autres raisons, pas vrai ? Pas vrai ? Hein ? Nous autres, métèques, pas vrai ?

On n'entendit aucune réponse, pas même un soupir.

– Quel aplomb de prendre le nom de sa femme ! Et ce, juste après la guerre ? Parce qu'un de ses frères était de ces Heil Hitler mais qu'elle était innocente ? Et, dans les années cinquante, monsieur présente sur un plateau sa biographie immaculée d'apôtre communiste, pour défendre le principe de l'objectivité ! C'est comme ça que vous vous justifiez ? C'est bien ça, Herr Gafton ?

Herr Gafton se tint coi, pas de réponse. Si, on entendit quelque chose, comme un chuchotement.

– Je me suis dit que tu pouvais essayer de faire des traductions pendant quelque temps. On trouve des pistons dans ces coopératives qui s'occupent de traductions techniques. Voire dans une maison d'édition. En attendant, ce serait tout de même quelque chose.

– Traducteur, boon ! *Traduttore traditore*, c'est ce qu'on dit. Nous faisons tous de la traduction, c'est maintenant la loi pour survivre, pas vrai ? Boon. Nous sommes tous des doublures et des traducteurs, non ? Et le dossier du traducteur alors ? Son

CV, son casier ? La mère, le père, les frères, les sœurs, l'appartenance politique…

Surtout pour les cas spéciaux ! Moi, être cas spécial, Argentine, cas spécial. Le cirque Argentine, les généraux qui ne cessent de visiter notre pays ; nous sommes des sœurs latines, voyons, et des ménageries jumelles, n'est-ce pas ? Et puis, que savez-vous, *gospodine*, de la fonction de réceptionniste au temple des baiseurs ? Vous n'avez aucun moyen de le savoir, *panié*. Parce que avant d'arriver aux saints et à leur Star Suprême, les courriers et les intermédiaires nous tuent. Les petits auxiliaires, les doublures, moi aussi, voyez-vous. Une doublure, mon bon monsieur, vous ne le savez que trop. Un monde de doublures, c'est ça notre cirque… N'importe quel locataire de notre planète meurtrie sait déjà cela. Tout le monde le sait, très cher. Vous aussi, j'en suis sûr.

Monsieur le professeur se tenait dans le rayon de l'humble lumignon, Herr Matei, dans l'obscurité, subissait en silence la logorrhée de son locataire, Anton Vancea Voinov, dit Tolia.

Après une pause pour souffler, la réplique vint enfin.

– En fait, je venais te proposer… pourquoi se voiler la face ? Si tu as besoin, si tu avais besoin, voyons, d'un peu d'argent. Je ne suis pas bien riche, tu le sais. Je venais cependant t'offrir… je pourrais… je suis disposé à…

– Un prêt ? Sous forme de prêt, n'est-ce pas ?

– Ben oui, bien sûr. Autrement…

– Boon, c'est parfait ! Un prêt, oui, j'accepte. Vous voyez, *panié* Matei, j'accepte. Je suis d'accord pour le prêt. N'importe quand, n'importe comment, n'importe quel montant. J'avais peur de trouver, après votre départ, une enveloppe bourrée de billets tout neufs. Vous êtes toujours resté dans le noir, vous pouviez, sans vous faire remarquer, glisser ce cadeau délicat. Je n'aime pas les philanthropes, vous savez. Je suis content que vous ne fassiez pas partie de cette catégorie douteuse. On est même légèrement radin, hein, monseigneur Gafton… J'espère que vous

Extrait de la publication

Lou Reed, *Traverser le feu. Intégrale des chansons*
Centre Roland-Barthes, *Vivre le sens*
Chloé Delaume, *Dans ma maison sous terre*
Patrick Deville, *Equatoria*
Roland Barthes, *Journal de deuil*
Alain Veinstein, *Le Développement des lignes*
Alain Ferry, *Mémoire d'un fou d'Emma*
Allen S. Weiss, *Le Livre bouffon. Baudelaire à l'Académie*
Gérard Genette, *Codicille*
Pavel Hak, *Warax*
Lydie Salvayre, *BW*
Jocelyn Bonnerave, *Campus sauvage*
Paul Beatty, *Slumberland*
Norman Manea, *L'Enveloppe noire*
Norman Manea, *Les Clowns*
Jacques Roubaud, *'le grand incendie de londres'* (nouvelle édition du grand projet)
Alix Cléo Roubaud, *Journal (1979-1983)* (nouv. éd.)
Herbert Huncke, *Coupable de tout*
Antoine Volodine et Olivier Aubert, *Macau*
Lou Reed et Lorenzo Mattotti, *Le Corbeau*

Extrait de la publication